

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Mars 1864.

No. 6.

SOMMAIRE.—Chronique.—La vie animale et ses mystères.—Un Hivernage à Québec, 1535-1536.—PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE, conte populaire lu au Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal, par Paul Stevens, Ecrl., le 1er. mars 1864.—Mon Traineau, par M. N.—Souvenirs du Collège, par un élève de Philosophie.—Lequel est heureux du Riche ou du Pauvre? (*suite et fin.*)

CHRONIQUE.

L'Honorable Juge en Chef du Bas-Canada, Sir Louis Hypolite LaFontaine, Baronet, est décédé vers la fin du mois dernier, et les Canadiens sont encore sous l'impression de la tristesse profonde que leur a causée cette perte douloureuse.

Les journaux ont déjà fait connaître les faits saillants de la vie de cet homme véritablement grand et digne, qui en s'élevant au-dessus des autres par ses éminentes qualités, sa constante application à l'étude et au travail, et son génie, sut honorer son pays tout en se faisant lui-même respecter. Nous nous proposons, nous aussi, de publier une biographie de M. LaFontaine, mais nous voulons que ce travail soit aussi complet que possible. Nous avons à notre disposition presque tous les matériaux nécessaires et dans quelques jours nous mettrons en ordre tout ce que nous avons pu et tout ce que nous pourrions nous procurer. Dès que cet article sera terminé nous le soumettrons à nos lecteurs.

Tout ce que nous dirons aujourd'hui, c'est que M. LaFontaine a accueilli avec faveur l'idée de notre Revue; il s'est réjoui de son apparition, et il avait confiance dans son avenir et dans ses bons résultats.

Nous ne devons pas oublier non plus que lorsqu'il s'est agi de construire la bâtisse du Cabinet de Lecture Paroissial, l'Honorable Juge a voulu, le premier, ouvrir et patroner la liste de souscription en y inscrivant son nom pour une somme considérable.

L'Honorable Juge Duval succède à M. La-

Fontaine comme Juge en Chef de la Cour du Banc de la Reine et l'Hon. L. T. Drummond remplace M. Duval comme Juge Puiné de cette Cour.

Le 1er. mars, la grande salle du Cabinet de Lecture Paroissial, était remplie de personnes désireuses d'entendre la seconde dissertation de M. Desaulniers et le conte populaire de M. Stevens. La séance a été très-intéressante. M. Desaulniers, en établissant une comparaison entre la philosophie des Saints Pères et la philosophie moderne, a démontré toute la logique, la force, la vérité et la sublimité de celle-là et prouvé clairement que celle-ci était erronée lorsqu'elle s'éloignait des principes reconnus et exposés par Saint Thomas et les autres défenseurs de la vraie philosophie. Il nous a fait admirer le génie de ces anciens philosophes qui ont réfuté d'avance toutes les divagations de nos prétendus philosophes modernes. Nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lecteurs les deux discours de M. Desaulniers et nous exprimons de nouveau l'espoir que ce monsieur voudra bien rédiger lui-même les thèses qu'il a si brillamment soutenues et les publier dans l'*Echo*. Quant à M. Stevens, il a obtenu encore une fois un magnifique succès. Rien de plus gai, rien de plus animé, rien de plus spirituel, rien de plus moral que ses contes populaires. Nos lecteurs pourront en juger par eux-mêmes, en lisant plus loin le travail intitulé: "Plus fait douceur que violence."

Il y aura ce soir une autre séance dans la grande salle du Cabinet de Lecture Paroissial, à 7½ h. Voici l'ordre du jour: 1o. "L'inter-vention du Clergé dans les affaires politiques," par Messire Giband, Prêtre, et 2o. "Fragment d'une histoire des institutions parlementaires," par M. Cyrille Boucher.

Nos remerciements à M. Morcau, Prêtre, pour l'envoi des Annales de la Propagation de la Foi. Ce petit livre contient un compte-rendu

de toutes les sommes collectées dans le diocèse de Montréal, pendant les années 1862 et 1863, et, en outre, plusieurs lettres sur les missions de la Rivière-Rouge et de l'Orégon et une biographie du R. P. Honorat, O. M. I.

Nous avons reçu les deux premiers numéros de la "Revue Canadienne," et la dernière livraison du journal "Les Beaux-Arts." Ces deux publications sont de nature à satisfaire les plus exigeants : la rédaction et la partie typographique sont bien soignées. Nous souhaitons à ces deux feuilles périodiques tout le succès qu'elles méritent.

La chambre des représentants à Washington vient d'adopter un projet de loi abrogeant l'acte de transit (*bonding act*). Ce projet n'a pas encore été introduit au Sénat. L'abolition de l'acte de transit nuira considérablement au commerce canadien en lui interdisant virtuellement le transport des marchandises importées par la voie des États-Unis.

Puisque nous parlons des États-Unis, nous pouvons dire que les nouvelles qui nous viennent de différents quartiers sont peu favorables aux yankees du Nord. Ils ont déjà essayé plusieurs défaites dans leurs tentatives de reconquérir le Sud. D'un autre côté, le bruit court que la Confédération du Sud sera bientôt reconnue par la France. Cette rumeur prend beaucoup de consistance et nous croyons qu'elle finira avant peu par être pleinement confirmée.

Quelques jours après les victoires de Missunde et de Bestore, les Danois ont évacué précipitamment le Dannewerke, forteresse considérée comme imprenable, et détruit leurs ouvrages à Missunde, retraisant jusqu'à Duppel, sur les bords de la mer, en face de l'île d'Alsén. Cette retraite parut d'abord inexplicable et causa à Copenhague une très vive excitation. Le général Demesca et son chef d'état-major furent immédiatement rappelés. Leurs explications cependant, si elles sont vraies, les justifient complètement. Ils prétendent que les troupes danoises ne pouvaient conserver leurs positions avancées sans courir le risque d'être débordées et attaquées de tous les côtés à la fois par les armées ennemies. Les Prussiens et les Autrichiens réunis sont bien supérieurs en nombre aux Danois : aussi ceux-ci eurent-ils toutes les peines du monde d'effectuer leur retraite. Ils se trouvèrent dans la nécessité de combattre à découvert et subirent des pertes cruelles. Le premier régiment d'infanterie danoise s'est dévoué pour protéger ce mouvement en arrière : il a tenu toute l'armée ennemie en échec pendant cinq heures, perdant son colonel son lieutenant-colonel, tous ses officiers et 2,200 hommes sur 3,000 dont il se composait. Enfin, les Danois parvinrent à rentrer dans leurs fortifications de Duppel où ils sont en sûreté à l'abri

de leur flotte. Les Allemands tentèrent un assaut sur cette dernière place, mais ils furent repoussés avec perte.

Le duc d'Augustenbourg, marchant sur les talons des Allemands est parvenu jusqu'à Flensbourg où il vient d'être proclamé.

L'Angleterre ne paraît pas disposée à soutenir le Danemark, quoiqu'elle se soit compromise en sa faveur ; elle n'y voit pas de profit matériel. Les journaux anglais, pour excuser cette inertie, disent que la Reine a des penchans allemands tandis que le Prince de Galles demande à grands cris que l'on prenne la part des Danois. Si ces sentiments se maintiennent en équilibre pendant quelque temps encore, l'Angleterre aura l'avantage, avant de se décider, de savoir quel est le parti le plus fort.

En attendant, l'Angleterre propose une conférence, sans suspension des hostilités, pour discuter la question dano-allemande. L'Autriche et la Prusse ne s'opposent pas à cette proposition, mais le Danemark ne veut pas y accéder tant que le Schleswig ne lui sera pas rendu.

On dit que Sa Majesté la Reine Victoria est sur le point d'abdiquer en faveur du Prince de Galles qui en montant sur le trône prendra le nom de Edouard VII.

Victor-Emmanuel voudrait bien déclarer la guerre à l'Autriche, le printemps prochain, et s'emparer de la Vénétie, mais il sent que, sans le secours de la France, il courra le risque de ne pas réussir et même de perdre ses possessions actuelles. De son côté, l'empereur des Français ne veut pas tirer les marrons du feu ; sa décision paraît bien arrêtée de ne pas encourager cette tentative déraisonnable qui aboutirait à une conflagration européenne. M. Nigra ayant demandé à l'empereur ce qu'il ferait si les Italiens déclaraient la guerre à l'Autriche, celui-ci lui répondit : Je ferais des vœux pour vous. Alors M. Nigra lui dit que le sort des batailles était incertain, et que les Italiens pourraient bien avoir le dessous. L'empereur lui répondit que dans ce cas il les plaindrait. Nous espérons que cette attitude passablement significative de celui sur qui Victor-Emmanuel comptait le plus fera rentrer le Roi de Piémont en lui-même et le guérira radicalement de toutes ses manies guerrières.

La Vie Animale et ses Mystères. (1)

Il existe deux sortes de corps dans la nature : les corps vivants, c'est-à-dire les végétaux et les animaux, et les corps bruts ou morts, en d'autres termes, les minéraux.

Une ligne de démarcation nettement tranchée sépare ces corps les uns des autres.

(1) Suite, voir page 43, 3ème numéro.

Les corps vivants naissent, vivent et meurent; le corps non vivant se forme à toute époque, soit dans le laboratoire du chimiste, soit dans le grand laboratoire de la nature. On lui donne naissance dès que, sous certaines conditions, on réunit les éléments qui le constituent. C'est ainsi qu'on forme de l'eau quand on met en présence ses deux éléments, l'hydrogène et l'oxygène. Le corps vivant, au contraire, provient toujours d'une mère; le Créateur seul a la puissance de faire naître cette forme première. Et, par cela seul que l'être naît, il doit mourir. Le corps brut ne meurt pas. Il restera toujours ce qu'il est, si des agents extérieurs ne viennent le détruire.

Entre ces deux termes de la naissance et de la mort, chaque être accomplit sa destinée. L'un arrive au bout de son évolution en quelques secondes; l'autre vivra des mois, des années, voire même des siècles. Des champignons atteignent leur maturité en quelques heures; certains animaux vivent plus d'un siècle. On voit des arbres, tel que le *dragonnier* d'Orotava, braver les orages depuis SIX MILLE années sans manifester aucun symptôme de décrépitude.

On peut dire que le minéral nourrit la plante, et que la plante, à son tour, nourrit l'animal. La plante est véritablement l'esclave soumise de l'animal, et l'un comme l'autre sont les esclaves de l'homme. Celui-ci, véritable roi de la création terrestre, fait même travailler des plantes *microscopiques* dans les usages les plus habituels de la vie et sans lesquelles il n'aurait ni pain, ni vin, ni bière. La levûre, par exemple, n'est autre chose qu'une plante vivante qui se propage et fonctionne activement en notre faveur comme une petite distillerie microscopique.

Les êtres organisés sont régulièrement répartis sur la surface du globe. Il y a un plus grand nombre de plantes sur la terre que dans l'eau, et un plus grand nombre d'animaux dans l'eau que sur la terre. Chaque région a sa flore et sa faune, c'est-à-dire ses plantes et ses animaux. Dans les régions chaudes, la vie est plus diversifiée que dans les contrées froides: on y trouve peut-être la même somme de vie; mais le nombre d'espèces est peut-être plus grand dans les pays intertropicaux, tandis que le nombre d'individus sera plus considérable dans les régions polaires. Scoresby, le premier naturaliste qui ait donné des renseignements exacts sur les Baleines, estime qu'il faudrait 5000 hommes, pendant 80,000 jours, pour compter les animaux qui habitent deux kilomètres et demi (environ deux tiers de lieue) d'étendue des mers glaciales. Le nombre des crustacés, surtout des crustacés de petite taille, est si grand sur les côtes du Groënland, qu'une baleine qui échoue dans ces parages, est dépecée au bout de trois jours, et ne laisse de tout son cadavre que les os et les ligaments. Une armée d'anatomistes, munie des instruments les mieux appropriés, aurait besoin de dix fois plus de temps pour la disséquer, que n'en demandent ces crustacés avec leurs scalpels naturels. La chair de tout animal mort disparaît, dans ces pays, comme par enchantement. Des légions de vautours aquatiques sortent de l'eau pour purger la terre des cadavres qui, sans eux, mettraient la corruption dans l'eau et l'atmosphère.

Mais quels sont les instruments et le mode d'arrangement de tous ces engins que Dieu a mis au pouvoir de chaque espèce pour l'accomplissement de sa destinée?

Pendant la première période de la vie, la plante, comme l'animal, exige une nourriture particulière; il faut que l'un et l'autre gagnent rapidement des forces et qu'ils trouvent à leur portée tous les éléments chimiques dont leurs tissus sont formés.

L'œuf, comme la graine, renferme cette provision alimentaire; le premier, sous la forme d'une masse jaune, qu'on appelle le jaune de l'œuf, l'autre, sous la forme d'une feuille charnue remplie de fécule et qu'on appelle cotylédons.

Nous ferons remarquer, à ce sujet, que l'homme puise largement dans ces magasins pour son propre entretien. Les graines, sous la forme de pain et de bière, forment pour ainsi dire la base de notre alimentation; et à ces graines, que ce soit du seigle, du froment ou de l'orge, nous ajoutons encore les pois, les haricots blancs et les pommes de terre. C'est ainsi que nous utilisons à notre profit la part qui était destinée à la jeune progéniture des plantes et des animaux; nous faisons un vol à l'espèce.

Plus tard, quand le jaune de l'œuf et la fécule de la graine sont épuisés, l'être vivant cherche dans le monde extérieur les matériaux nécessaires à son évolution ultérieure. La plante n'a qu'à plonger ses racines dans le sol, mais l'animal doit saisir sa proie au passage; il faut qu'il broute, qu'il chasse ou qu'il pêche, et il lui faut des instruments pour faucher l'herbe, des armes pour attaquer sa proie. Tout le monde sait que le poussin porte, au moment de son éclosion, un crochet à la base du bec pour percer la coque de l'œuf, et qu' aussitôt après sa mise au monde, ce crochet se flétrit et tombe.

Nous avons déjà dit que la durée de la vie est variable pour chaque espèce, et que tout être vivant doit constamment se nourrir depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort. Il y a toutefois des circonstances où cette impérieuse fonction est momentanément suspendue, et cela pendant un temps plus ou moins long.

Il y a d'abord le sommeil diurne ou nocturne, véritable temps de repos, commun à tous les animaux supérieurs. Les principales fonctions sont, sinon suspendues, du moins ralenties; mais, à côté de ce sommeil ordinaire, nous voyons des êtres dont le sommeil hivernal, ou léthargique, dure plusieurs mois, et pendant lequel l'animal vit littéralement de sa graisse. La graisse de l'économie entretient la vie comme l'huile entretient la lampe. Aussi, le blaireau et la marmotte, les chauves-souris ou les ours, qui dorment tous plusieurs mois de l'hiver, sont chargés de graisse en automne, au printemps suivant, ils la perdent complètement, comme le chamæau et le dromadaire perdent leur bosse après un voyage au désert.

Nous ne voyons point de grenouilles dans les prairies en hiver. Où sont-elles? Elles dorment, enfoncées dans la vase de quelque marais; les principales fonctions sont également suspendues; elles ne prennent aucune nourriture pendant toute la durée de l'hiver, et si elles respirent pendant ce temps, c'est par la surface de la peau et non par les poumons. La suspension des fonctions, on pourrait dire de la vie, est plus complète encore chez quelques animaux des rangs inférieurs. Sans parler des chrysalides, qui restent enfermées dans leurs cocons pendant des mois ou des années, nous voyons

des animalcules se dessécher complètement et se mêler à la poussière que le vent emporte. Il y a, en effet, toute une catégorie d'êtres microscopiques qui vivent dans les gouttières des maisons, dans les anfractuosités des rochers ou dans les mousses qui couvrent le pied des arbres. Ils ne donnent signe de vie que lorsque la pluie tombe et que leurs tissus se ramollissent. Pendant la sécheresse, ils retournent à l'état de poussière. Cela est si vrai qu'une enveloppe de lettre suffit pour envoyer, d'un bout du monde à l'autre, tout un jardin zoologique en miniature. On peut conserver, dans une boîte, au fond d'un tiroir, toute une collection d'organismes vivants, qu'une goutte d'eau rappelle à la vie et qui continuent leur évolution chaque fois que l'humidité les ramollit. C'est une montre qui reprend sa marche chaque fois que le ressort est tendu, c'est-à-dire remonté.

On connaît les *anguéliules*; ce sont de petits vers allongés comme des serpents, qui vivent dans des graines de blé, sur quelques plantes ou dans des matières putrides; la vie de ces êtres est suspendue chaque fois que le soleil les dessèche; mais dès qu'une goutte d'eau les pénètre, elles grouillent de nouveau, et toutes les fonctions reprennent leur cours ordinaire.

Il en résulte que l'existence de certaines espèces peut être prolongée indéfiniment. La somme de vie à dépenser par chaque animal peut être répartie sur des mois, des années ou même des siècles. On comprend, en effet, qu'un animal qui n'a que quelques jours à vivre dans les conditions ordinaires, pourrait, à la rigueur, naître aujourd'hui, se dessécher ou s'endormir demain et ne se réveiller que dans un siècle.

Du reste, personne n'ignore que certaines graines se conservent pendant des années sans perdre la faculté de germer; on cite des graines que les Egyptiens avaient déposées, il y a trois mille ans, dans les enveloppes des momies, et qui n'ont pas moins germé que les graines de la dernière récolte.

Dans chaque être vivant il y a un mouvement continu, une action incessante qu'on peut comparer à un feu qui dévore et qui ne cesse d'être entretenu. Il faut constamment des aliments pour réparer les pertes. Ces aliments sont de deux sortes, les uns servent à réparer les tissus, les autres à entretenir la combustion ou la lampe de la vie.

La plante emprunte directement sa nourriture des corps inorganiques. Elle soutire de la nature brute son carbone et ses autres éléments. Elle seule sait vivre d'air. L'animal, au contraire, ne peut trouver sa nourriture que dans les êtres qui sont déjà organisés. Il en résulte que les plantes sont l'intermédiaire entre les minéraux et les animaux. Le Créateur a mis le végétal au service de l'animal, il lui prépare sa pâture en même temps qu'il lui purifie son air. Où il existe des animaux il y a des plantes.

Si nous comparons la surface de la terre avec le fond de l'océan, nous voyons généralement plus de végétaux sur la terre que dans la mer et aussi plus d'herbivores terrestres que d'herbivores aquatiques.

Les plus grands animaux terrestres, comme l'éléphant, la girafe et le rhinocéros vivent tous de matières végétales; les plus grands *carnassiers* sont le lion, le tigre, le jaguar, qui sont tous bien loin d'atteindre la taille de ces herbivores.

Les animaux *terrestres* à régime végétal trouvent toujours et partout leur nourriture en abondance; aussi sont-ils partout plus nombreux en individus et d'une fécondité beaucoup plus grande; ils vivent, en général, par bandes nombreuses, formant des troupeaux ou des compagnies. Les bêtes fauves ne s'associent guère; il est de leur intérêt de s'isoler dans chaque contrée qu'ils habitent. Ils trouvent un rival dans chacun de leurs semblables.

Il n'en est pas de même des animaux *aquatiques*. Dans la mer, ce sont les *carnassiers* qui deviennent plus grands.

Les *Baleines* tout en avalant en une bouchée des milliers de mollusques stélopodes ou des crustacés, vivent par bandes comme les *cachalots*, qui dévorent à leur tour des mollusques céphalopodes; les *orques* s'associent pour faire à leur tour la chasse aux baleines, aux dauphins et aux phoques; tandis que les *phoques*, de leur côté, attaquent les poissons comme les requins, et poursuivent tout ce qui peut tomber sous la dent.

On peut dire que la terre entière est un vaste champ de carnage; mais, si l'on trouve, dans les vallées ou les champs, des animaux doux et confiants, la mer ne reforme que des tigres avides de sang. Au fond de l'océan, c'est un vaste champ de bataille où la vie ne reste debout qu'aux dépens de la mort. Il n'y a ni paix ni trêve dans ces régions sombres.

Ainsi les grands animaux *aquatiques* se nourrissent tous de matières animales. Les requins, comme les dauphins et les baleines, sont tous connus pour leur extrême voracité, et la quantité de poissons, de crustacés et de mollusques qu'ils dévorent effraye l'imagination. L'activité de la végétation marine n'est pas suffisante pour nourrir ces colossales créatures.

Comme la mer est vaste et partout riche en nourriture animale, les *carnassiers aquatiques*, contrairement aux *carnassiers terrestres*, vivent entre eux par bandes, et on voit souvent des dauphins échouer par centaines à la fois.

Ainsi les plus grands mammifères *terrestres* sont au régime végétal, tandis que les plus grands mammifères *aquatiques* sont au régime animal. Ce rapport s'observe également dans les autres classes. Les plus grands oiseaux, comme les autruches, sont terrestres et à régime végétal. Il en est de même des insectes; les plus grands sont également *terrestres*. Les plus grands reptiles sont les crocodiles, comme les plus grands mollusques sont les céphalopodes, et les uns comme les autres sont *carnassiers* et *aquatiques*. Mais si tout animal est nécessairement herbivore ou carnivore et quelquefois omnivore, ce qui est rare, chacun choisit cependant de préférence une espèce de l'un ou de l'autre règne, et il la préfère à toute autre. Au vers à soie, par exemple, il faut des feuilles de mûrier, comme il faut certains insectes aux hirondelles et aux martinets. Et non seulement ce sont les mêmes espèces de plantes ou d'insectes qui sustentent les mêmes oiseaux ou mammifères, mais souvent l'animal herbivore ou carnivore ne choisit qu'une partie de la plante ou de l'animal qu'il convoite. Ainsi certains insectes s'attaqueront au bois, à l'écorce ou aux fruits de certains arbres, pendant que d'autres dévoreront de préférence, ceux-ci les cornes ou les sabots, ceux-là les plumes et même les os. C'est ainsi que tout ce qui est organique tombe sous la dent de quelque animal. Tout le monde sait qu'il faut de

l'arsenic pour préserver nos collections zoologiques.

Le vol est organisé, entre les animaux, sur une grande échelle, et, depuis le pick-pocket jusqu'au brigand de grand chemin, tous les genres ont leurs représentants. Du vol ils passent même facilement à l'assassinat qui se commet quelquefois avec des raffinements extraordinaires.

Enfin arrive le terme fatal, la mort. Ici encore, on voit que tout est calculé. La fécondité des plantes, comme celle des animaux, est réglée de manière que tout reste dans un parfait équilibre. La vie ne se maintient qu'aux dépens de la mort; c'est un combat universel, incessant, un carnage perpétuel. Celui qui est destiné comme un lapin et un mouton, à servir de pâture, meurt facilement et sans agonie comme sans résistance; tandis que le carnassier, dont la vie est aussi dure et aussi tenace que ses membres sont souples et forts, ne sait mourir qu'après des efforts inouïs. Tout le monde sait qu'il suffit d'étendre le lapin pour lui donner la mort, pendant que le chat résiste à tous les moyens de destruction ordinaires. On essayerait presque en vain de l'étrangler, et les poisons les plus violents agissent à peine sur lui.

Nous l'avons déjà dit, pour comprendre l'animal, il faut le comparer à la plante. L'animal est destiné à se mouvoir; la plante, au contraire, est fixée au sol par ses racines. Celui qui se meut doit savoir où il va et il a besoin à cet effet d'organes de sens qui veillent à sa conservation, des nerfs et des centres nerveux où aboutissent les impressions, d'appareils locomoteurs qui le transportent d'un lieu à un autre. Mais à quoi servirait à la plante de voir, de sentir et de posséder la faculté de se mouvoir puisqu'elle est destinée à l'immobilité?

Les organes des sens sont, de tous les appareils, ceux qui caractérisent le mieux l'animalité. L'œil et l'oreille sont impressionnés à distance; les autres sens exigent le contact immédiat de l'objet. Le toucher, qui est le sens le plus répandu puisqu'il s'étend sur toute la surface du corps, est aussi celui qui est le plus commun dans le règne animal, on l'observe jusque dans les rangs les plus infimes. Le polype, comme l'éponge se contractent pour se soustraire à l'atouchement qui les menace. Pour apprécier la délicatesse de ce sens comme sa grande extension, on n'a qu'à songer qu'une pointe d'épingle ne peut toucher la peau ou même un cheveu sans qu'une sentinelle vigilante ne nous en avertisse instantanément.

Le toucher sert à distinguer les qualités des corps solides; le goût qui réside surtout dans la langue, apprécie les qualités des corps liquides ou mous, et veille, à l'entrée du tube digestif, à ce que des aliments de mauvaise nature ne s'introduisent point dans l'économie. L'odorat, qui est préposé aux corps gazeux, remplit les mêmes fonctions à l'égard de l'air qui pénètre dans l'économie. Ce sens a également son siège à l'entrée des voies respiratoires.

Ces deux sentinelles sont de véritables *douaniers* qui ne laissent passer les matières suspectes que sur un ordre spécial de l'*administration*. Pour rester dans un mauvais air ou pour manger des aliments suspects, il faut résister à l'effet peu agréable de la première impression.

La vue comme l'ouïe s'exerce à distance, à l'aide d'un appareil optique ou auditif dont la structure est à

peine connue. Les plus grands perfectionnements apportés à la confection du microscope et du télescope, contre l'aberration de la lumière, sont réalisés dans l'œil des animaux. Le sens de la vue est le plus merveilleux de tous, puisqu'il nous fait apprécier des astres qui se meuvent à des distances effrayantes, du globe que nous habitons. Sans la vue, nous saurions à peine quelque chose de plus que les qualités des corps qui nous entourent immédiatement.

Quand les sentinelles sont en faction et qu'à leur *qui-vive* on ne répond pas d'une manière rassurante, elles informent le *chef* ou le cerveau, qui donne immédiatement des ordres. De chaque sentinelle part un fil semblable à un fil métallique de télégraphe et qui transmet, non moins mystérieusement que celui-ci, le télégramme qu'on lui confie; c'est un nerf. Un autre fil transmet ensuite la réponse et aboutit aux muscles, pour les mettre en activité; c'est également un nerf qui se place à côté du premier, seulement l'un est un nerf de sentiment, l'autre un nerf de mouvement.

Mais il n'y a pas que le *bureau central* dans l'économie animale; il y a des *bureaux secondaires*. À côté de la *capitale*, il y a la *province* et la *commune*.

Si nous comparons maintenant nos télégraphes électriques, même les plus complets, avec le système nerveux des animaux, nous voyons une différence énorme à l'avantage de ces derniers appareils. En effet, pour transmettre une dépêche, il faut se rendre au bureau et toucher le clavier des doigts, tandis que l'appareil télégraphique animal entre en fonction sans exiger un déplacement quelconque.

La troisième série d'organes de la vie animale est constituée par les muscles et les os: c'est l'appareil locomoteur; c'est l'armée qui est toujours en campagne pour l'attaque ou la défense. Les muscles forment la partie active, les os ne sont que des parties solides et passives servant de levier et de charpente pour soutenir les parties molles. Si nous n'avions pas nos os, nous changerions constamment de forme, et chaque variation dans la pression de l'atmosphère nous aplattrait ou nous allongerait. Il n'y aurait ensuite d'autres mouvements possibles que ceux du limaçon. Il ne pourrait y avoir ni vol, ni saut, ni course, ni aucun mouvement brusque et puissant.

Ce que l'on appelle chair, dans la langue ordinaire, n'est autre chose que des muscles. Ce sont des muscles qui, avec les os, forment nos membres.

Les os composent, par leur réunion, le squelette. Chaque pièce du squelette a un nom et joue un rôle particulier, comme chaque corde a son nom et sa destination dans le gréement d'un navire. On pourrait dire que les cordages d'un navire sont les tendons de l'animal, les mâts et la coque le squelette, et les matelots les muscles. Dans la coque du navire on retrouve même parfaitement les vertèbres et les côtes.

Ces pièces du squelette sont la plupart mobiles les unes sur les autres, et unies entre elles par de solides ligaments. C'est par les ligaments que les os se tiennent entre eux.

Le premier appareil à l'aide duquel l'animal répare les pertes que lui fait éprouver constamment le mouvement de composition et de décomposition qui caractérise tout être organisé, c'est l'appareil digestif.

De même qu'il faut un *tender* à la locomotive pour

loger l'eau et le charbon, l'animal a besoin d'une poche pour y loger ses aliments.

Cette poche, c'est le tube digestif, très-simple dans les uns, très-complicé dans les autres, et dont la plante, ainsi que nous l'avons fait remarquer, n'a aucunement besoin.

Mais il ne suffit pas que l'animal boive et mange, il lui faut encore de l'air pour respirer. Il y a dans chaque être animé un foyer qui doit être entretenu comme le feu d'une locomotive, et à cette fin le combustible est indispensable; c'est l'origine de la chaleur animale. Dans le corps des oiseaux, qui ont une température beaucoup plus élevée que les mammifères, il existe de grandes poches, de véritables soufflets pour activer la combustion et qui en même temps diminuent le poids spécifique.

L'aliment et l'air étant introduits dans l'économie, c'est-à-dire la digestion et la respiration s'étant effectuées, il faut que chaque organe de l'économie reçoive sa part, et cette distribution se fait par le moyen d'un liquide qui sert de véhicule; c'est le sang.

Ce sang est charrié par des tuyaux ou des vaisseaux qui partent d'un point central et qui se subdivisent successivement en tuyaux de plus en plus étroits à mesure que l'on approche du lieu de destination. C'est le système des tuyaux qui distribuent le gaz dans une ville ou dans un grand établissement. Le gazomètre chasse le gaz jusqu'à l'orifice du bec, comme le cœur chasse le sang dans chaque petit foyer de combustion. Dans l'économie animale il y a toujours quelque chose de plus. Chaque bec qui brûle dans l'économie laisse un certain résidu, et le sang qui a apporté l'aliment doit enlever les cendres qui encombreraient l'économie. Le premier sang qui part du centre, c'est le sang rouge ou artériel, et les vaisseaux qui le renferment sont les artères; l'autre, qui se rend de la périphérie vers le centre est noir et porte le nom de sang veineux; ses vaisseaux sont connus sous le nom de veines.

De tout ce que nous avons dit, il résulte: qu'il y a une différence énorme entre l'être vivant et le minéral;

Que partout, l'harmonie règne entre la plante et l'animal aussi bien qu'entre le carnassier et l'herbivore; et cette harmonie se maintient admirablement tant que l'homme ne vient pas la troubler;

Que les plus grands chefs-d'œuvre de l'art ne sont que des copies de formes sorties des mains du Créateur;

Enfin, que le minéral est créé pour la plante et la plante pour l'animal; et que l'un et l'autre sont créés pour l'homme, seul capable d'admirer l'œuvre du Tout-Puissant.

Un Hivernage à Québec. (1)

1535—1536.

IV.

DONNACONA.

La nuit régnait noire et glaciale, et les vents déchaînés se disputaient l'empire des airs; des tourbillons de neige, balayés par la tempête, s'agitaient en tout sens et rendaient les ténèbres plus épaisses; les pins gémissaient dans les forêts, l'orfraie poussait des cris lugubres dans le creux des rochers; des montagnes de glaces,

soulevées par les flots irrités, s'entrechoquaient sur le fleuve avec un fracas horrible que multipliaient les échos des rivages. Soudain, au milieu de ce bouleversement de la nature, il se fait un silence profond, plus effrayant que tous les bruits, on entend quelque chose de terrible passer dans l'obscurité, et une voix immense, qui n'a rien d'humain, retentit au fond des forêts. La terre tremble, les trompettes au fort sonnent l'alarme, les sauvages, éveillés en sursaut, se dressent sur leurs lits de feuillage. Un fantôme hideux se dresse devant le Roi Donnacona.

“ Agojuda, traître, lui crie-t-il, tu reposes mollement sur une peau d'ours blanc, et l'étranger occupe la terre de la patrie! Ne vois-tu pas le castor s'enfuir devant ses grands canots? L'élan qui disparaît devant ses armes qui jettent le feu? Les guerriers dévorés par la famine, et tes fils abandonner la terre où ils sont nés? Vois! le blanc viole déjà les bocages de la mort, il fouille la tombe des ancêtres pour ravir les fourrures, et la hache ne brille pas à ta ceinture, et tes femmes et tes filles mènent des danses pour le plaisir des oppresseurs. Lève-toi, va au royaume du Saguenay, assemble les nations éparses sur les rivières et dans les forêts, fais leur entendre le cri des combats, amène les guerriers; que l'étranger chante sa chanson de mort; arrache lui sa chevelure, bois son sang dans son crâne scalpé, et que les flots du fleuve mènent à la grande eau les cadavres des ennemis de la patrie.”

Ainsi parla le fantôme, et après il disparut.

Donnacona s'agitait, sur sa couche, comme un homme pris de la fièvre, cherchant à dissiper un rêve affreux; une sueur froide coulait de tous ses membres. Quand le jour eut dissipé la tempête, il rassembla les anciens, et le Conseil se tint dans un profond secret.

Le jour même, il prit son arc et ses flèches, suspendit à sa ceinture, le casse-tête et la hache de guerre, et partit avec Taiguragny, pour un voyage au Saguenay. C'était vers le temps où la mortalité décimait les marins de Cartier.

Domagaya et les sauvages firent courir le bruit qu'ils étaient partis pour la chasse, et que, dans quinze jours, ils reviendraient. Les Bretons le crurent d'abord, mais deux mois s'écoulèrent avant qu'ils fussent de retour.

Alors, le Capitaine commença à concevoir des inquiétudes et des soupçons de cette longue absence; il pensa que le Grand-Chef, connaissant peut-être le triste état de ses équipages, et les voyant si affaiblis, était allé chercher du secours, et qu'il reviendrait avec beaucoup de monde pour l'accabler. Il prit ses mesures en conséquence, et se fortifia si bien, que “ quand toutes les “ puissances du pays auraient été devant eux, ils n'eussent pu faire rien autre chose, dit Cartier, que de “ nous regarder.”

Les soupçons n'étaient point mal fondés. Dans la seconde moitié d'avril, Donnacona était de retour: Domagaya vint annoncer son arrivée.

Le lendemain, le Roi rentra à Stadaconé accompagné d'un très-grand nombre de sauvages, hauts de taille et bien faits, que les Bretons n'avaient encore jamais vus.

Domagaya n'avait point voulu traverser la rivière, comme il le faisait les autres fois, et il s'était contenté de parler à Cartier de la rive opposée, ce qui ne fit qu'augmenter les méfiances et les craintes, et engager le Capitaine à redoubler de vigilance pour éviter une surprise.

(1) Voir les Nos. 2 et 4, pages 22 et 56.

“ Nous étions si affaiblis, dit-il, tant de maladie, que de nos gens morts, qu'il nous a fallu laisser un navire au dit Sainte-Croix.”

Cependant, dès que Cartier connut le retour du roi Donnacona, il envoya au village Jean Guyot, son serviteur, qui était fort aimé des sauvages, pour voir ce qui se passait et ce qu'ils faisaient.

Guyot se rendit près du Grand-Chef, dont il était l'ami, pour le féliciter de son retour et lui offrir quelques présents.

Dès que Donnacona fut averti de sa visite, il se mit au lit et feignit d'être malade, et dit au breton qu'il se trouvait très-mal. Il voulait, sans doute, par ce stratagème, engager Cartier à venir le voir, se saisir de sa personne et se jeter ensuite sur les équipages; mais il avait affaire à plus forte partie.

Guyot alla aussi visiter l'interprète Taiguragny, et trouva sa maison, comme celle du Grand-Chef et toutes celles où il put entrer, remplie de sauvages nouvellement arrivés. Il voulait visiter tout le village, mais l'interprète ne le lui permit pas, et le reconduisit jusqu'à mi-chemin sur la route du fort.

Informé de ce rassemblement inusité, Cartier conçut de plus fortes inquiétudes et songea à prévenir tout danger.

Il renvoya Guyot dire à Taiguragny de venir le voir, qu'il voulait lui donner un festin à bord de ses navires. L'interprète promit de se rendre le lendemain à l'invitation avec le roi de Stadaconé, mais il ne vint pas de deux jours, et même aucun sauvage n'apporta de provisions au fort. Évidemment quelque trame s'ourdissait en secret. Chaque fois même que les sauvages rencontraient Cartier ou ses gens, du plus loin qu'ils les apercevaient, ils prenaient aussitôt la fuite, comme s'ils eussent craint d'être pris et massacrés.

Le troisième jour, les sauvages reparurent en amots, car la rivière était libre. Donnacona descendit sur la rive, mais ne traversa point. On voyait, du fort, les sauvages parlementer entre eux, et paraissant fort animés, mais pleins de défiance. Après une heure de ce manège, Taiguragny se hasarda enfin à passer la rivière: il se rendit au fort; Cartier le reçut avec courtoisie, s'efforça de lui inspirer quelque confiance et lui dit d'engager Donnacona à venir le voir aux navires, lui promettant de le bien traiter.

Le traître s'en retourna content, persuadé qu'il n'avait rien à craindre du Capitaine. En partant, il avait promis de revenir le jour suivant avec le Grand-Chef et tout le peuple de Stadaconé.

Le lendemain était le 3 de mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Cartier étant près de son départ, voulut prendre possession au nom de la France de cette terre nouvellement découverte. Il profita de la solennité du jour, et, au milieu du fort, il fit élever une grande croix de trente-cinq pieds de haut. Au centre des croisillons, elle portait les armoiries de France avec cette légende, *Franciscus, Dei gratiâ, Francorum rex, regnat; François, par la grâce de Dieu, roi des Français, règne.*

Quand elle s'éleva dans les airs, toutes les trompettes sonnèrent, et les batteries du fort et des vaisseaux saluèrent la nouvelle ère de salut et de civilisation qui s'ouvrait pour cette terre sauvage de Canada. Les rives du fleuve et les collines d'alentour tressaillirent d'espérance et de joie, et Cartier lisant dans l'avenir les bril-

lantes destinées de cette noble conquête, la salua du nom de NOUVELLE FRANCE.

Le Capitaine, cependant, n'était point libre de ses appréhensions; Donnacona l'avait instruit en secret de toutes les menées de Taiguragny.

Il savait que c'était lui qui empêchait le Grand-Chef de venir aux vaisseaux, et qu'il inspirait aux sauvages ses défiances et sa haine pour les étrangers. Cartier résolut donc de ne pas tarder plus longtemps et de rompre le nœud de tant de difficultés, en sortant, par un coup de main, de cette embarrassante situation. Il prit ses mesures et ordonna à ses gens de se tenir prêts au premier signal.

Vers midi du même jour, arrivèrent des troupes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants, annonçant que Donnacona et les principaux chefs du village arriveraient bientôt.

Ils ne tardèrent pas, en effet, et, vers deux heures, on vit venir le Grand-Chef avec une suite nombreuse de sauvages forts et grands.

Cartier alla à sa rencontre jusqu'à l'entrée du fort et lui témoigna beaucoup d'amitié; Donnacona, de son côté, lui répondit par les mêmes démonstrations, mais il était inquiet, et, selon la charmante expression du Capitaine: “ Il avait l'œil au bois et une crainte merveilleuse.”

Taiguragny survint sur ces entrefaites et détourna Donnacona d'aller plus loin.

Les sauvages allumèrent alors un grand feu pour leur roi: Cartier, l'invita à monter aux navires et à y venir prendre le festin comme il avait coutume; le perfide interprète répondit qu'ils iraient plus tard.

Les choses n'avançaient point, et la nuit approchait: l'occasion était à la main et pouvait ne plus se présenter. Alors Cartier traversa les fossés et sortit du fort. Aussitôt, sur un signe de Taiguragny, les femmes et les enfants s'enfuirent, les hommes seuls restèrent.

Cartier marcha droit à Donnacona et, sur son invitation, le Grand-Chef le suivit et entra dans le fort. Il en avait à peine franchi l'entrée, que Taiguragny accourut pour l'en arracher. Aussitôt Cartier donna le signal; les Bretons s'élançant des batteries, les uns environnèrent le Roi, les autres s'emparent des interprètes et de deux autres chefs désignés, et dispersent tout le peuple. Les sauvages, à cette vue, s'enfuirent comme un troupeau de brebis devant le loup, à travers la rivière, à travers les bois, dans toutes les directions, chacun de son côté, où il espérait trouver plus promptement son salut.

La nuit suivante, ils revinrent et hurlèrent devant les vaisseaux, en appelant leur chef, *Aghanna! Aghanna!*

Leurs cris durèrent jusqu'au lendemain à midi, sans qu'on y prit garde. Alors Cartier fit paraître Donnacona et lui dit d'annoncer à ses sujets, qu'après avoir vu le roi de France et lui avoir raconté ce qu'il avait appris dans ses voyages, il reviendrait dans douze lunes, comblé de caresses et de présents.

Donnacona, feignant d'être content, annonça cette nouvelle aux sauvages, qui poussèrent aussitôt des cris de joie. Le Capitaine permit aussi à quelques anciens de monter aux navires pour saluer leur chef. Celui-ci se voyant dans l'impossibilité de s'échapper, leur ordonna de lui apporter, le lendemain, des vivres pour le voyage, et il les chargea, pour ses femmes et pour ses enfants, de

présents que lui fit le Capitaine. Les anciens, à leur tour, offrirent à Cartier vingt-quatre colliers d'ésurny (1), afin que leur roi fut bien traité, et ils se retirèrent.

Le jour suivant, vinrent les quatre femmes de Donnacona, apportant une grande quantité de provisions. Le Capitaine les accueillit avec affabilité et leur promit que leur seigneur reviendrait au temps promis. Elles se retirèrent feignant d'être fort contentes, après avoir chacune offert un collier au Capitaine.

On était au six mai, les navires appareillèrent pour la France. Le 16 de juillet, ils rentraient à Saint Malo après quatorze mois d'absence. "La grâce au créateur, ajoute Cartier en terminant, le priant, faisant fin à notre navigation, nous donner sa grâce et paradis à la fin."

En terminant cette histoire de l'enlèvement du roi de Stadaconé, on ne lira pas sans intérêt la belle poésie de l'Honorable Surintendant de l'Éducation, intitulée *Donnacona*, à laquelle nous sommes redevables de plusieurs idées.

DONNACONA. (2)

I.

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noie,
Protégeaient son sommeil.

Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines,
Il venait de soumettre à ses lois souveraines,
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes,
Les ours ne rôlaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,
Que le vieux roi parla :

II.

"Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue,
En deçà du grand lac ?

Pour le savoir, hélas, dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines,
Que renfermait leur sac !

"Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres,
Les dieux de l'étranger ;

(1) Espèce de coquille fluviatile qui produit des perles, et dont le nacre peut servir aussi à faire des colliers.

(2) L'auteur a puisé cette inspiration dans le récit du second voyage de Jacques Cartier.— Il nous représente, d'abord, Donnacona, agohanna ou chef de la bourgade de Stadaconé, dormant dans son ouigouam : son sommeil est agité, il rêve aux conséquences qu'auront, pour sa race et pour son pays de forêts, l'arrivée des terribles étrangers ; conséquences que ses jongleurs et ses interprètes lui ont décrites sous des couleurs bien sombres.— Puis on assiste au départ du vieil Agohanna sur les navires du découvreur ; départ qui demeurera sans retour, excepté pour l'ombre du vieux Sachem que le poète fait planer au-dessus du promontoire, des clochers et des dômes de Québec, évoquant les âmes des chefs et des guerriers dans une ronde des esprits. Les mots sauvages et presque tous les détails sont fidèlement reproduits du texte même de Cartier.— Note de l'Éditeur des *Soirées Canadiennes*.

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

"J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.

Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

"Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.

Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

"Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

"Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content.

Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

"Jeunes gons, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulie peur n'arrache,
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élaus ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

"Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice
De ceux dont il venait expier la malice,
Ce Dieu reçut la mort.

"Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III.

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné.

Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agohanna ! De leur clameur plaintive,
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurny scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse ;
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L'Étranger de retour, au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta le trépas.

IV.

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.

Mais sur les hauts clochers sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démolé, grand par la souvenance

Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.

Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgui.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en cœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.

Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. CHAUVÉAU.
Soirées Canadiennes.

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

Conte populaire lu au Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal,
par Paul Stevens, Ecr., le 1er. Mars 1864.

I.

Mesdames et Messieurs,

Il y avait une fois un habitant qui s'appelait Pierriche. Ce Pierriche était le frère cadet de ce fameux José le brocanteur, l'homme aux cinquante écus, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous conter les mémorables aventures.

Comme son aîné, le héros de cette véridique histoire avait bon cœur, bon pied, bon œil ; mais comme lui aussi il se trouvait

Court d'esprit, par malheur, car d'aucune façon
Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre,
Bien plus, ce n'eût été très facile à résoudre,
Quand Pierriche, en son champ, menait paître les bœufs,
Quel était le plus bœuf d'entre eux.

Grâce à ses malencontreuses spéculations, José le brocanteur avait été contraint de demeurer éternellement célibataire ; Pierriche, au contraire, qui n'avait auennement le génie du commerce, avait rencontré de bonne heure un cœur qui répondit au sien, et après une cour assidue de cinq ans, neuf mois et vingt-huit jours, il avait juré, au pied des autels, une inviolable fidélité à Marie Madelon, Madeleine ou Madelinette, car c'est ainsi qu'il appelait tour-à-tour sa chère femme suivant que le baromètre de son humeur était au beau fixe, au variable ou à l'orage.

Ces époux champêtres avaient choisi, pour résidence, une chaumière perchée sur une butte, espèce de nid rustique presque enfoui sous le feuillage épais d'arbres de toute venue qui se miraient dans l'onde transparente d'une petite rivière bien capricieuse coulant tout exprès au pied de la butte pour désaltérer Pierriche et Made-

lon et ses enfants, car j'ai oublié de dire que Pierriche était père de famille.

A l'époque où commence cette histoire, il avait quatre enfants—dont un au berceau,—ce cher Pierriche ;—plus une vache qui lui donnait du lait, du beurre et un veau chaque printemps, plus une paire de bœufs pour labourer son champ, un goret en bas âge, et enfin,—puisqu'un historien fidèle ne doit omettre aucun détail,—deux oies et un jars, et quelques volailles.

C'était une singulière pâte d'homme que Pierriche. Quelqu'un qui ne l'aurait pas vu à son foyer domestique aurait juré qu'il était la crème des maris présents, passés et futurs. Sous sa rude et grossière enveloppe il avait, en effet, tant de tendresses pour ses enfants ; il disait si souvent, à qui voulait l'entendre, que sa Madelinette était la perle des femmes ; tous les dimanches et jours de fête il fesait si allégrement, par n'importe quel temps, deux grandes lieues pour se rendre à l'église la plus voisine, n'oubliant pas de se confesser au moins quatre fois l'an, de donner à son tour, sans se faire tirer l'oreille, le pain bénit et de payer scrupuleusement et exactement sa dime ; en un mot, il paraissait si bien s'acquitter de tous ses devoirs, que Pierriche, tout pauvre qu'il fût, était réputé le plus heureux mortel du canton et de bien loin.

Mais hélas ! trois fois hélas ! toute cette félicité n'était qu'extérieure, et le proverbe qui dit : "Il ne faut pas trop juger sur les apparences," a mille fois raison ; Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, avait un défaut, un gros défaut, un des plus affreux défauts qui puissent obscurcir le ciel conjugal : Pierriche était grognon, et son humeur grognonne le rendait naturellement querelleur et tracassier.

Dans les mauvais jours d'automne,—alors que les chemins sont boueux, défoncés, pleins d'ornières et de cahots,—Pierriche avait-il le malheur de rentrer chez lui, mouillé jusqu'aux os et éreinté, car dans les endroits les plus mauvais ça ne coûtait pas le moins du monde à ce brave Pierriche de s'atteler à sa lourde charrette et de donner un aussi vigoureux coup de collier qu'aucun de ses bœufs ; eh bien ! notre héros avait à peine mené ses animaux à l'étable et débarrassé ses épaules humides de son lourd capot d'étoffe du pays qu'il répondait en grognant, en grommelant à Madelon qui lui fesait d'affectueux reproches sur le peu de soin qu'il prenait de sa santé :

—Oui ! oui ! tu l'as dit ; j'aurais dû laisser ma charge et mes bœufs dans les cahots, hein ! Madelon ?... Apparemment tu aurais été les en retirer, toi ?... tiens, tiens, ne dis plus rien, ça te va mieux, bien mieux ?... Ouaihe ! les femmes !... Si c'est bon à quelque chose, ça n'est pas bon à grand'chose ! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée.

L'hiver, quand les jours sont si courts et les tempêtes de neige parfois si redoutables au loin, Pierriche venait-il à s'attarder à bêcher dans le bois, Madelon comptait les minutes avec inquiétude ; à chaque instant elle allait interroger le chemin, prêtant l'oreille au moindre bruit qui annonçât l'arrivée du retardataire, et si l'époux la surprenait ainsi, au lieu de lui savoir gré de ce témoignage de tendresse, il reprenait de sa voix la plus grognonne :

—Tiens ! Madelon, je gage bien que tu me croyais perdu ?... Bientôt, pour te faire plaisir, il faudra sans

doute que je laisse les arbres se bûcher et les souches s'arracher tout seuls : à moins que tu n'aies l'envie d'y aller toi-même. Ma bonne vérité, je crois que tu en ferais du propre... Ah ! les femmes ! les femmes ! ne m'en parlez pas, un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée.

Bref, hiver comme été, printemps comme automne, Pierrieche, le bon Pierrieche, l'excellent Pierrieche, le modèle du canton et de bien loin, chantait toujours la même gamme, rien que la même gamme, à propos de tout et à propos de rien.

Que voulez-vous, Mesdames et Messieurs, c'était passé chez lui à l'état de maladie chronique, de tic douloureux ; il ne pouvait plus vivre sans grogner, et il grognait d'autant plus que Madelon, cette pauvre chère Madelon, ne répondait à ses rebuffades que par des larmes dévorées en silence et une patience angélique.

Or donc, il y avait déjà environ huit ans que Pierrieche, devenu son propre bourreau, tirait continuellement à boulets rouges sur son bonheur conjugal, lorsqu'un beau soir ou plutôt un vilain soir qu'il était revenu plus maussade et plus bourru que de coutume, il se mit à dire et à redire, répéter et répéteras-tu son éternelle plainte :

— Si les femmes sont bonnes à quelque chose, assurément elles ne sont pas bonnes à grand'chose..... un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée.

Cette fois Madelon n'y tint plus. On se serait lassé à moins. S'il est vrai que les airs les plus beaux finissent par fatiguer à force d'être rejoués, à plus forte raison une complainte aussi insipide, aussi fatigante et d'une telle tenacité devait-elle aboutir à une révolte.

Toutefois Madelon ne mit aucun emportement dans ses reproches :

— Pierrieche, dit-elle d'une voix émue, mon bon Pierrieche, il y aura demain huit ans que nous sommes mariés, et ce serait mal commencer la neuvième année que de continuer de la sorte. Est-ce cela que tu m'avais promis quand tu as juré devant le bon Dieu et devant Mr. le curé, d'être toujours bon pour moi ? Est-ce cela que tu me promettais quand j'étais fille et que tu venais me voir, tous les soirs sur la brune ? Me disais-tu, dans ce temps-là, que les femmes ne sont pas bonnes à grand'chose ? Pourquoi donc m'as-tu prise alors, mon pauvre cher Pierrieche ? Te rappelles-tu cette fois que tu m'avais apporté ces beaux souliers français que j'ai encore aujourd'hui ? alors tu n'étais pas un gros méchant bourru comme maintenant, et tu me disais de ta voix la plus douce : ma chère petite Madelinette, tes pieds sont trop jolis, trop délicats, pour être enfermés le dimanche dans des souliers de bœuf, mets ceux-ci pour l'amour de ton Pierrieche, ce seront tes souliers de noces ; et nous ne nous sommes mariés que trois ans et demi après ! tu le sais bien ?.....

Oh ! dans ce temps là tu m'aimais bien plus qu'aujourd'hui. Et cependant ai-je gaspillé ton butin ? N'est-ce pas moi qui ai filé, taillé et cousu ton capot et tes culottes de dimanche ? As-tu jamais acheté, dans le sort, une verge d'indienne pour les enfants ? N'est-ce pas moi qui ai habillé Pierrot, et notre petit Baptiste ? N'est-ce pas moi qui ai fait tous les habillements de notre pauvre chère petite Josette ? Oh Pierrieche ! Pierrieche ! j'avais bien raison de dire tout-à-l'heure que tu n'aimes plus Madelon ?

Et Madelon essaya ses larmes avec le coin de son tablier.

— Ouaique ! fit Pierrieche qui commençait à s'émonvoir, car en définitive il se sentait coupable, tout cela ne veut rien dire ; un homme est un homme et une femme n'est qu'une femme... et un homme fait dix fois plus de besogne dans sa journée qu'aucune créature dans tout le pays.

— Oui-dà ! reprit Madelon, eh bien ! s'il est vrai qu'un homme fait dix fois plus de besogne qu'une créature, veux-tu faire mon ouvrage demain, Pierrieche, et moi je ferai le tien ?

— Oh ! ah ! ah ! en voilà une bonne, exclama Pierrieche, en riant de son plus gros rire, mais deviens-tu folle, Madelon ?

— Point du tout... veux-tu, Pierrieche, mon bon Pierrieche ?

— Comme tu voudras, Madelon.

— Eh bien ! c'est fait... à demain.

— Oui, oui, à demain Madelon, et tu verras si une créature peut faire dix fois plus de besogne qu'un homme.

II.

Le lendemain qui était le neuvième anniversaire de son mariage, Madelon prit le petit Baptiste d'une main, la faux de son mari de l'autre et partit pour le champ précédée de Pierrot et de Josette.

Pierrieche la regarda partir d'un air narquois, et tout en l'accompagnant jusqu'au perron il ne put s'empêcher de lui dire sous forme d'adieu, — tant il est vrai qu'on a beau vouloir chasser le naturel, il revient toujours au galop : —

— Oui, tu vas en faire de l'ouvrage ! ah ! les femmes ! les femmes ! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée.

Sitôt qu'au détour du chemin Pierrieche eut vu disparaître sa petite famille, — car si bourru, si grognon qu'il fût, Pierrieche, ce bon Pierrieche, se serait fait couper en quatre pour sa femme et ses enfants ; — il rentra dans sa chaumière et demeura quelques moments indécis, en peine de ses bras vigoureux, ne sachant trop comment commencer cette besogne toute nouvelle pour son tempérament et ses habitudes.

Enfin, comme il fallait commencer par quelque chose, le bon Pierrieche retroussa bravement ses manches de chemise, et se mit à ranger, le mieux qu'il pût, c'est-à-dire le plus gauchement possible, tout ce qu'il y avait à ranger ou à déranger dans son intérieur. Puis vint le tour du balai qu'il réussit à casser, car il le manœuvrait à tour de bras comme un fléau.

Sur ces entrefaites, l'enfant, le Benjamin de la famille qui sommeillait dans son berceau, fit mine de se réveiller, et Pierrieche — dans sa précipitation — jeta par la fenêtre, d'une manière si raide le tronçon du balai qui lui était resté dans les mains, qu'il cassa la patte de son jars, ce qui ne l'empêcha pas de bercer le petit.

Tout en berçant, il lui vint à l'idée de faire du pain.

Pierrieche monta dans son grenier, en descendit une poche de farine qu'il vida dans la hûche et se mit à pétrir la pâte avec l'ureur.

On était alors dans la canicule, et le soleil, — un beau soleil du mois de juillet — jetait par la porte ouverte des torrents de chaleur sur la hûche et Pierrieche qui tournait et retournait sa pâte en geignant et suant à grosses gouttes.

Pierrieche avait, dans sa cave, un petit tonneau de bière d'épinette, Pierrieche avait chaud, Pierrieche avait soif; Pierrieche pensa donc qu'il ne serait pas mal d'aller se rafraîchir, et comme il mettait vite à exécution ses idées quand il lui en passait par la tête, Pierrieche souleva la trappe de son plancher et se dirigea à tâtons vers le fameux tonneau.

Comme il se désaltérait largement avec cette légitime satisfaction d'un propriétaire qui boit de son propre cru, il entendit tout à coup, au-dessus de sa tête, un bruit formidable. Pierrieche se précipita vers la trappe et d'un bond fut hors de la cave.

Horreur! ô spectacle trois et quatre fois déchirant pour un père nourricier!... Le goret en bas âge avait renversé la hûche et dévorait la pâte à pleines gueulées.

Ivre... de fureur et ne sachant trop ce qu'il faisait, Pierrieche, le bon Pierrieche détacha au malheureux animal un coup de pied si vigoureusement appliqué que le goret en bas âge pirouettant sur lui-même, s'abattit comme frappé de la foudre, ouvrit un œil mourant qu'il referma soudain, et ne bougea plus.

Adieu les doux reveillons de Noël! adieu les fêtes du nouvel an et des Rois! avec son dernier soupir, le goret emportait la douce perspective du boudin et des jambons.

Pierrieche entrevit tout cela dans un éclair; et pour comble d'infortune, il s'aperçut alors qu'il tenait à la main la cheville de bois qui bouchait son tonneau.

Adieu l'ambrosie champêtre, adieu ce doux et agréable breuvage d'épinette que ses enfants aimaient tant!

Il était donc vrai que pendant qu'il assassinait traîtreusement son goret, l'épinette coulait à grands flots dans sa cave!...

A cette effroyable pensée, le malheureux, l'infortuné Pierrieche poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, s'arracha une poignée de cheveux de désespoir.

Il se disposait à en arracher une autre, quand l'enfant, réveillé par ses cris, se mit fort à propos à pleurer de toutes ses forces.

A ces pleurs qui remuaient ses entrailles de père, Pierrieche courut au berceau, enleva son enfant comme une plume et se mit à l'embrasser et à le faire sautiller sur ses genoux.

Puis, comme le petit Benjamin continuait à pleurer de plus belle, Pierrieche—qui d'ailleurs avait besoin de s'étourdir,—tourna le dos à sa malheureuse victime étendue sur le plancher à côté de la pâte qui commençait à lever, et entonna d'une voix à ébranler une cathédrale:

C'est la cocole grise
Qui a pond dans l'église;
Elle a pond un petit coco
Pour le petit Pierrieche qui va faire do do,
Do di che, do do!...

Pierrieche allait aborder d'une voix encore plus formidable le second couplet de cette chanson harmonieuse et essentiellement soporifique, lorsqu'en jetant un coup d'œil par la fenêtre de derrière qui donnait sur le potager, il aperçut sa vache dévorant à belles dents ses plus beaux choux.

Ah! la gueuse, ah l'écœurante! s'écria Pierrieche en déposant à la hâte et bien doucement le petit dans son berceau, je crois bien, Dieu me pardonne, que le diable s'en mêle!... et Pierrieche se précipita hors de sa maison, la bouche pleine d'interjections et d'imprécations à l'adresse de sa vache:

Ohé! Hue! Dia! la vilaine!... Ourche la gourmande!...

Mais la vache se souciait bien davantage de tondre les choux que d'écouter les invectives de son maître.

Le pauvre Pierrieche n'osant plus donner de coup de pied, fit comme le brigand Cacus de mythologique mémoire; il s'enroula autour des poignets l'extrémité de la queue et comme il avait une force herculéenne, bon gré mal gré il traîna la vache hors de son potager et replaça tant bien que mal la clôture qui en gardait l'entrée.

Tout cela avait pris du temps; quand Pierrieche essoufflé, à moitié rendu, rentra chez lui, les volailles, les deux oies et le jars boiteux se disputaient les restes de la pâte.

Evidemment tout conspirait contre ce pauvre Pierrieche et le malheureux ne savait plus à quel saint du paradis se vouer, ni que faire pour réparer autant que possible cette déplorable avalanche de désastres successifs.

Toujours est-il que Pierrieche ne fit aucune cérémonie pour chasser, même brutalement, de son logis, les volailles, les deux oies et le jars boiteux; et afin de prévenir leur retour, il ferma la porte avec rage.

Mais ici se présentait une autre difficulté; la porte demeurant fermée, Pierrieche perdait de vue sa vache qui paissait dans le sentier menant au bas de la butte, et rien ne lui prouvait suffisamment qu'elle ne retournerait pas rendre visite à ses choux.

Alors une idée lumineuse traversa l'esprit de Pierrieche. Il prit la corde à liège longue de plusieurs brasses, adapta un nœud coulant à chaque extrémité et courut en placer un autour du cou de la vache. Puis, comme il ne pouvait tenir la porte ouverte, il fit passer la corde par une petite lucarne qui se trouvait au-dessus, la coula sur une des poutres qui soutenaient le plancher de haut et se plaça autour du corps l'autre nœud coulant.

De cette manière Pierrieche devait se trouver averti des moindres changements de direction de sa bête.

Ces dispositions terminées, comme il s'en allait midi, Pierrieche songea sérieusement aux préparatifs du dîner.

Mais hélas! il était écrit sans doute que Pierrieche ne pourrait pas même faire bouillir la marmite; car à peine l'avait-il mise au feu que la vache dégringolant dans la rivière enleva Pierrieche à six pieds du sol.

Le malheureux se sentant ainsi monter tout d'un coup avec la rapidité d'un décor de théâtre n'eut que le temps de s'arc-bouter avec force à la poutre et demeura suspendu dans le vide, gigotant comme un possédé et criant avec désespoir:

A moi Madelon! à moi Madelinette! tandis que la vache, étranglée par le nœud coulant qui lui serrait l'encolure, se débattait dans l'eau heureusement peu profonde et menaçait de se noyer.

Mesdames et Messieurs, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de Pierrieche et de sa vache, si, par bonheur, au moment même de cette effroyable catastrophe, Madelon et ses enfants ne se fussent plus trouvés qu'à quelques arpents de la maison.

Elle avançait à grands pas, cette chère Madelon; elle avait le pressentiment d'un désastre quelconque, et ses pressentiments furent confirmés quand elle aperçut son jars qui boitait et sa vache à l'eau.

—Ho! Pierrot! vite, mon vieux! Jette toi à l'eau et cours haler la vache, cria Madelon en coupant la corde d'un coup de faux, ce qui permit à Pierrieche de retomber d'aplomb sur ses pieds, et Madelon frémissante, inquiète, ouvrant au large la porte de sa

demeure, tomba face à face de Pierriche encore étourdi de sa chute et de sa suspension forcée, et restant immobile, hébété, la bouche béante devant sa femme qui le regardait avec étonnement, tandis que les enfants surpris regardaient tour à tour leurs parents et que le petit Benjamin, — comme s'il eut eu conscience de la scène solennelle qui allait se passer, — observait dans son berceau un silence profond digne des plus grands éloges.

Enfin Pierriche revint à lui et ne pouvant plus contenir les larmes qui l'étouffaient, se jeta en pleurant dans les bras de Madelon.

—Madelinette, ma chère Madelinette, lui cria-t-il à travers ses pleurs, je suis un brigand, un scélérat, un sans-cœur !

—Mais non, mon bon Pierriche.

—Mais oui !... beuglait Pierriche, s'accusant de plus en plus à mesure que Madelon voulait le disculper ; je te le répète, je suis un sans-cœur ; je t'ai ruinée, ma pauvre Madelon... J'ai tué le goret d'un coup de pied, nous n'avons plus de bière d'épinette.

—Tout cela n'est rien, mon cher Pierriche !

—Bien oui, tu le vois, je suis un bon à rien, j'ai gâpillé notre farine, et j'ai cassé la patte du jars..... Tu ne me pardonneras jamais tout cela.

—Eh ! bon Dieu, oui ! mon cher Pierriche, mon bon Pierriche, je te pardonne tout cela et je t'aime toujours autant que le premier jour de nos noccs. Je t'assure que ce jour est le plus beau jour de ma vie !.....

—Ah Madelinette ! ma chère Madelinette, jamais je ne me pardonnerai de t'avoir fait souffrir comme je t'ai fait souffrir. J'avais bien raison de le dire, tu es la perle des femmes... et maintenant je répéterai dans tout le canton, et partout ailleurs, que si les hommes sont bons à quelque chose, ils ne sont pas bons à grand chose et qu'une femme, — une comme toi surtout, ma bonne Madelon, — fait dix fois plus de besogne qu'aucun homme dans tout le pays.

En disant ces derniers mots, Pierriche appliqua sur les joues de sa femme deux baisers retentissants, le petit Baptiste alla embrasser Benjamin, et Jacquot embrassa Josette.

Ai-je besoin de le dire, Mesdames et Messieurs, dès ce jour Pierriche fut radicalement guéri de son humeur grognonne qui le rendait naturellement tracassier et querelleur, et d'un gros bourru qu'il était auparavant, il devint, grâce à sa chère Madelon, aussi doux, aussi tranquille, aussi pacifique que le plus doux des agneaux.

Il ne me reste plus, Mesdames et Messieurs, qu'à tirer une conclusion morale de ce petit conte que vous avez eu la patience d'écouter. Cette conclusion morale, je l'emprunterai à la philosophie afin de terminer philosophiquement une séance si brillamment inaugurée par la philosophie.

Or donc, je répéterai avec Lafontaine qui lui aussi était un profond philosophe, ce petit vers rempli de sagesse que je recommanderai tout particulièrement aux Dames, et qui pourra en même temps servir de titre à mon histoire :

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

MON TRAÎNEAU. (1)

SOUVENIR D'ENFANCE.

Voici venu l'hiver : la neige éblouissante
Couvre partout les champs comme un vaste manteau.
Le ciel est sombre et froid, mais la pente est glissante
Tout le long du côteau.

Pars, ô mon traîneau rapide ;
Sous mon pied qui le guide
Vole, et ne bronche pas.
Vole au loin dans la plaine
Jusqu'au pied du vieux chêne
Qui s'élève là-bas.

Je parle, et mon traîneau, de longtemps immobile,
A ma voix ranimé, s'élançait avec orgueil ;
Et du sommet au bas de la pente facile
Il glisse en un clin-d'œil.

Je vois fuir la colline, et dans la plaine molle
Mon coursier bondissant creuse à peine un sillon,
Car il passe léger, comme l'oiseau qui vole
À travers le vallon.

La neige que le vent roule autour de ma tête
En tourbillons poudreux s'élève dans les airs
Comme un sable mouvant qu'agite la tempête
Au milieu des déserts.

Mon cœur palpite alors plein d'une douce ivresse.
Sur mon coursier fougueux je bondis de plaisir,
Et du pied, de la main, je hâte sa vitesse
Trop lente à mon désir.

Quand il s'arrête enfin, épuisé, sans haleine,
Au sommet du côteau je le ramène encor.
Et là, se ranimant, il bondit vers la plaine
Par un nouvel essor.

Ainsi dans les transports de ma joie enfantine,
Sans trêve ni repos je me plais tour à tour
À descendre et monter mille fois la colline
Jusqu'au déclin du jour.

Mais quand paraît au ciel une étoile qui brille,
On m'appelle au logis, et je reviens m'asseoir
Joyeux, près du foyer, où la flamme pétillante
Pour le repas du soir.

Pars, ô mon traîneau rapide ;
Sous mon pied qui le guide
Prends un dernier essor.
Vole au loin dans la plaine
Jusqu'au pied du vieux chêne,
Une fois encor !

N.

SOUVENIRS DU COLLEGE. (2)

PAR UN ÉLÈVE DE PHILOSOPHIE.

Tot sensus, tot capita, a dit un poète : je crois que l'on pourrait aussi bien dire, *tot studia quot capita*, autant de goûts que de têtes. Les uns aiment une chose, les autres une autre. Tel de mes confrères par exemple, aime à raconter ses voyages ; pour moi, je me plais à raconter mes songes.

Quelle manie ! me direz-vous, pourquoi ennuyer

(1) Cette gentille pièce de vers a été lue dans une séance publique donnée au Collège Ste. Thérèse.—Réd.

(2) Ce travail a été lu en public, au collège de Ste. Thérèse, le 4 février 1864.

ainsi les gens ? Pourquoi tirer ces folles chimères du silence et des ombres de la nuit où elles devraient rester ensevelies ? J'en conviens, Messieurs, il est des rêves incohérents et bizarres, enfants d'un cerveau malade qu'il faut se hâter d'oublier, mais n'y a-t-il pas aussi de ces rêves dorés que l'on se rappelle avec plaisir, parce qu'ils ont bercé notre âme des plus riantes illusions ! Et s'il est doux d'y penser encore, après qu'ils se sont envolés, pourquoi serait-il moins agréable d'en parler à des amis ? Pour moi Messieurs, au risque de passer pour un rêveur je veux vous conter un de mes rêves ; c'est le plus beau de tout cet essaim de songes, qui bourdonnent dans mon cerveau toutes les nuits, et si je ne me trompe, il saura vous intéresser, en vous rappelant les images d'un passé qui n'est jamais sans charmes.

Je commence donc sans plus de préambule.

C'était après un jour de fête. Je m'étais amusé durant toute la journée, et jamais, je n'avais eu autant de plaisir. Le soir je m'endormis l'esprit rempli de ces impressions du jour. Pendant la nuit j'eus un songe. Il me semblait que j'avais franchi l'âge de l'adolescence. Les soucis de la vie avaient ridé mon front, et blanchi mes cheveux avant le temps. Plongé au milieu des affaires je n'avais plus un moment de repos, tous mes jours se passaient au sein du tracassé ; et la nuit de cruelles insomnies venaient me troubler encore. Or un soir que j'étais seul, dans mon cabinet, je mis la main par hasard sur un album, où j'avais écrit quelques incidents de ma vie d'écolier, et en feuilletant ces pages, je me reportai aux jours de ma jeunesse, et successivement tous les souvenirs du collège vinrent se présenter à ma mémoire.

J'oubliai un instant tous mes soucis, et il me fut donné de revivre de ma vie d'autrefois, de goûter encore par la pensée cette paix, ce calme profond qui habite sous le toit du collège. Oh ! qu'ils étaient purs, ces jours de ma jeunesse ! Que de joie, que de bonheur ils apportaient à mon âme. Comme elles passaient vite, ces heures délicieuses, si bien partagées entre le travail et le repos ! Le matin quand la cloche vigilante m'arrachait au sommeil, frais et dispos, je me mettais avec courage au travail ; bientôt venait la récréation, puis la classe, puis encore la récréation, et la journée s'écoulait si vite, si vite, que je n'avais pas le temps de compter les heures, et le soir, je m'endormais sans remords pour la veille, sans soucis pour le lendemain. J'avais rempli mon devoir, j'étais heureux. Et qu'était-ce que le devoir alors ? Est-ce qu'il en coûte beaucoup d'être recueilli à la chapelle, attentif en classe, studieux à l'étude, animé au jeu ? Et cependant, il n'en fallait pas plus pour me procurer le bonheur que donne la conscience du devoir rempli.

Dans ce calme séjour, sanctuaire de la religion, et de la science, mon âme n'était pas encore ouverte à toutes les passions qui rendent la vie agitée et inquiète. Les froides pensées d'intérêt et d'égoïsme, tous ces mots brillants de richesses, honneurs, plaisirs, n'avaient pas encore troublé la paix de mon cœur. Pour trouver le bonheur, il me suffisait de remplir mes humbles devoirs d'écolier. Le présent ne m'apportait aucun sujet d'inquiétude, l'avenir me souriait tout brillant d'espérances et me berçait des plus douces illusions.

Cependant je dois le dire, sous ce beau ciel du collège la vie n'était pas tout à fait exempte de misères ; mais

c'était de légers nuages, qui ne faisaient qu'apparaître et ne servaient qu'à me faire mieux goûter la beauté de l'azur sur lequel ils se détachaient.

Au milieu de ces rêveries, je me demandais, ce qu'était devenue maintenant cette vie si douce de ma jeunesse ! Hélas ! elle s'était envolée comme un songe, et déjà elle était bien loin dans le passé. Toutes mes illusions s'étaient évanouies, toutes mes espérances avaient été trompées. Cette vie que j'avais aperçue dans l'avenir, si pleine de charmes, se présentait maintenant dans sa triste réalité, remplie de sécheresse et de froideur. Ce n'était plus ce chemin large, facile, bordé de fleurs que j'avais parcouru avec délices dans mes rêves ; c'était un sentier rude, étroit, escarpé, où je ne pouvais faire un pas, sans que mon pied heurtât contre la pierre, sans que ma main se froissât contre une épine. Plongé au milieu des affaires, je ne trouvais plus un moment de repos. Mes devoirs s'étaient multipliés, et tous les jours m'apportaient de nouveaux fardeaux, de nouvelles inquiétudes. Je ne voyais plus autour de moi que des hommes indifférents ou intéressés, sinon jaloux et méchants et tout occupés à traverser mes desseins. En vain la fortune me comblait de ses faveurs ; au sein des honneurs et des richesses, je sentais dans mon cœur un vide immense, car je ne pouvais plus retrouver cette douce paix de l'âme qui seule procure le bonheur.

A la vue d'un si grand contraste entre ma vie présente et ma vie d'autrefois, je m'écriai : Revenez, beaux jours du collège ! revenez avec votre paix, votre calme profond, revenez guérir mon âme malade ! que je goûte encore votre bonheur ! Mais, que dis-je ? Hélas ! le temps passe et ne revient plus. Jours chéris ! que votre souvenir soit du moins, pour mon âme, comme un baume salutaire, comme une rosée bienfaisante sur une plante desséchée par les ardeurs du soleil, comme une source d'eau limpide à laquelle vient se rafraîchir le voyageur altéré !

Je ne pouvais me lasser de ces délicieux souvenirs, et non content d'une réminiscence générale, je repassais une à une les différentes phases de la vie écolière, afin d'en mieux savourer les douceurs. Je me reportais à l'étude et j'y voyais ma place. Il me semblait jouir encore du bonheur que j'éprouvais lorsque par un beau matin d'été, en arrivant à mon pupitre, j'apercevais à travers les fenêtres les clochers de mon village luisant aux rayons du soleil levant. Je me rappelais ces heures agréables passées dans le commerce de la littérature ancienne et moderne. Oh ! comme je revoyais avec plaisir ces amis d'autrefois. Il me semblait encore entendre le doux et tendre Virgile me raconter la prise de Troie, la course de vaisseaux, les aventures de Nysus et d'Euryale. Puis c'était le bon Horace qui me réjouissait encore de ses saillies. C'était Lafontaine que je retrouvais faisant parler ses animaux si pleins d'esprit. C'était le doux et gracieux Fénelon, le sublime Bossuet dont les accents revenaient encore à ma mémoire. Il n'y avait pas jusqu'à mes bouderies et à ma mauvaise humeur contre Démosthènes et le bonhomme Homère, dont le souvenir n'eût pour moi des charmes. Oh ! que je répétais alors avec délices ce vers de Virgile : " Forsan et hec olim meminisse juvabit."

J'assistais en esprit à ces luttes héroïques d'émulation que soutenaient les deux camps d'une même classe où deux classes l'une contre l'autre. Heureux combats

où vainqueurs et vaincus étaient également glorieux ! luttes pacifiques où l'on pouvait cueillir des lauriers sans les souiller de sang ! À ces souvenirs il me semblait que j'avais encore mon cœur de dix-huit ans, je me sentais animé d'une ardeur toute juvénile, et secouant le joug accablant des affaires, j'aurais rentré en lice pour combattre encore ces généreux combats.

De l'étude je passais à la récréation. Je me revoyais au milieu de mes condisciples, et je goûtais encore cette paix, cette union dans laquelle nous vivions tous sous le même toit. C'était le séjour de la joie. Là tous les fronts étaient sans nuage, toutes les figures s'épanouissaient au milieu des ris et des cris. Nos amusements étaient simples, mais pleins d'entrain et de gaieté. Au premier retour du printemps, nous nous précipitions dans nos cours, comme des agneaux bondissants à travers la prairie, et nos jeux bruyants faisaient retentir au loin tous les échos d'alentour. Je me figurais encore une de ces gigantesques parties de crosse, où l'ardeur de la victoire faisait palpiter nos cœurs. J'entendais les cris des combattants, la voix des chefs excitant les plus lâches, ranimant les plus courageux, puis enfin les *hourras*, les cris de joie, quand la victoire s'était décidée pour un parti.

Quand l'hiver nous ramenait dans nos salles, les jeux bruyants faisaient place à des amusements plus paisibles, à des rondes folâtres, à de joyeuses chansons, à ces causeries d'écolier, où l'on voit se succéder comme un feu roulant les bons mots et les tours de malice. Tous les soucis étaient noyés au milieu de la joie folle qui nous transportait.

Parmi tous les lieux que la pensée me faisait revoir après une longue absence, comment pouvais-je oublier le pieux sanctuaire où j'avais prié tant de fois. Oh ! j'avais perdu cette âme pure et candide, qui se laissait enivrer par les délices de la foi ; que la pompe du culte et les chants religieux ravissaient d'admiration, qui trouvait des moments d'ineffable bonheur, dans ces jours où Dieu lui-même vient s'unir à nous pour nous combler de ses grâces ; mais ces souvenirs faisaient encore éprouver à mon cœur de délicieuses émotions.

Je me rappelais encore ces fêtes jetées en notre vie toujours un peu monotone du collège comme de riantes oasis sur la plaine uniforme du désert. C'était Noël avec sa nuit pleine de lumière, avec ses chants tendres et naïfs, qui nous invitent au berceau de Jésus-Enfant. C'était le jour de l'An, qui nous rappelait les joies les plus douces du foyer domestique. C'était Pâques que l'on voyait s'avancer avec le printemps, chassant les frimas de l'hiver, et bannissant la tristesse par son joyeux *alleluia* ; enfin dans la saison des fleurs, c'était la Fête-Dieu, qui nous faisait voir le Roi de la Nature quittant son sanctuaire pour visiter processionnellement la campagne et y répandre ses dons.

Puis venaient à différents intervalles les fêtes du Supérieur, du Directeur, des fondateurs de la maison. Tout était prodigué pour rendre ces jours délicieux. C'était un tel mélange d'amusements, de chants, de musique religieuse et profane, d'exercices littéraires ; une telle profusion de douces choses et pour l'esprit et pour le corps, que nous en étions vraiment enivrés. Et la fête se couronnait le soir par une illumination, par des feux de joie, qui nous ramenaient le jour au milieu de la nuit. N'était-ce pas merveilleux ? Ces fêtes ne nous laissaient qu'un regret, celui de les voir s'écouler

si vite : qu'elles étaient différentes de ces fêtes du monde plus bruyantes, plus pompeuses, mais qui ne laissent dans l'âme que le dégoût et l'ennui, quand ce n'est pas le remords !

Enfin pour couronner l'année toute antière, venait la fête par excellence, le grand jour qui apportait les vacances, le jour de triomphe pour les heureux lauréats du travail. Pendant plusieurs mois, ce jour était le pôle vers lequel se concentraient toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos espérances. Et quand luisait cette aurore, si longtemps attendue, comme toutes les figures étaient riantes et vermeilles, comme on parlait joyeux et légers pour revoir le toit paternel ! Et quel doux moments pour l'écolier que celui du retour au sein de la famille. Comme le cœur bat avec violence, quand vous voyez une mère vous tendre les bras, des frères et des sœurs, se presser à l'envie pour avoir votre premier baiser, et jusqu'au vieux chien du logis qui lui aussi par ses caresses veut fêter votre retour !.....

Je pensais à toutes ces choses, et faisant un retour sur moi-même, je redisais avec une tristesse profonde : " O douces émotions du premier âge, fleurs du printemps de la vie, poésie de l'âme tendre et naïve encore, vous n'êtes plus pour moi que des souvenirs ; vous avez disparu avec ces vives et fraîches couleurs, qui brillaient sur ma figure d'enfant. Oh ! mon printemps est passé sans retour, il ne me reste plus que l'hiver de la vie avec ses jours froids et sombres !....." Je parlais ainsi, et il me semblait que des soupirs s'échappaient de ma poitrine, que des larmes coulaient de mes yeux..... Soudain, je m'éveillai, je promennai mes regards autour de moi... Je me trouvais dans une vaste chambre, une lampe répandait une lueur pâle et douteuse sur les objets qui m'environnaient ; je voyais une longue file de lits rangés à la suite du mien, j'entendais de divers points de la salle le ronflement sourd et cadencé de plusieurs dormeurs ; je reconnus le dortoir..... J'étais encore au collège ; je possédais encore mon bonheur d'écolier, je pouvais jouir dans toute leur réalité de ces biens que je croyais perdus pour jamais. Cette pensée, me soulagea, comme si l'on m'eût enlevé un poids énorme de dessus la poitrine, et il me sembla que je vivais d'une vie nouvelle.

Oui, ces images du passé n'étaient qu'un rêve ; je puis encore être heureux, je possède encore toutes ces joies qu'une illusion passagère m'avait enlevée, et mieux que jamais j'en savoure toute la douceur, de même que l'on chérit avec plus de tendresse, un ami que l'on revoit après une longue absence. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin. Les années, les mois, les semaines s'écoulent, et je vois m'échapper les restes de ce bonheur ; je vois s'envoler une à une toutes les journées de cette vie sercine, comme on voit tomber les feuilles d'une rose que l'on froisse dans sa main. En vain je veux me rejeter en arrière, il faut marcher, il faut courir vers le terme du chemin, où je verrai disparaître pour jamais dans l'abîme du passé la dernière de mes plus belles années. Bientôt va sonner l'heure, où il me faudra dire adieu à tout ce qui m'est cher dans cette maison, et porter mes pas, loin, bien loin peut-être, de cet asile où j'ai passé le meilleur temps de ma vie. Mais j'en atteste le sentiment le plus cher à mon cœur, le sentiment de la reconnaissance, les souvenirs du collège resteront gravés dans mon âme. Oui, je veux conserver ce doux trésor, ces gages précieux de mon

bonheur d'autrefois. Je veux entendre souvent ces voix du passé, qui me parleront de vous, chers confrères, de vous maîtres aimés, pour me redire combien il faisait bon d'habiter ensemble, sous le même toit comme des frères. Je ne connais pas l'avenir que la Providence me destine, mais j'en ai l'assurance, les souvenirs dorés de ma jeunesse seront toujours luire un rayon de bonheur au milieu des épreuves qui rendent la vie amère. Ils seront comme un bain salubre, où l'on retrempe ses forces abattues, comme un frais ombrage, où l'on se dérobe aux ardeurs du soleil, comme un port assuré où le matelot cherche son refuge au milieu de la tempête.

Lequel est heureux du Riche ou du Pauvre ?

HISTOIRE VRAIE.

(Suite et fin.)

III.

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE MYSTÈRE DE LA MAISON VERTE.

Depuis peu de temps le roi Louis XVIII était remonté sur le trône de ses pères, quand un jour je reçus une lettre datée de Paris; elle était du marquis de Kéradeuc, mon ami, mon maître, qui m'appelait auprès de lui. Tu comprends, mon fils, que mon paquet fut bientôt fait, et que bien peu de jours après la réception de cette heureuse missive, j'entrais dans la capitale.

Je ne te donnerai pas le détail de mes impressions quand je vis Paris, moi qui n'avais jamais quitté notre pauvre village! et je laisse ton imagination les deviner, d'autant que tu viens de les éprouver à ton tour; et, sans me laisser arrêter par aucune merveille, j'allai, le cœur palpitant, les yeux remplis de douces larmes, frapper à la porte de l'hôtel qui renfermait celui que j'aimais presque à l'égal de Dieu sur la terre.

Mais, hélas! que ma joie fut vite dissipée en le voyant! car ce fut le spectre de Charles et non lui que je trouvai alors! Ses joues, pâles et haves semblaient ridées et desséchées par les larmes; son front dégarni de cheveux; sa maigreur, et surtout une douloureuse tristesse empreinte sur tout son être, montraient que le chagrin, plus encore que la souffrance, avait causé ces ravages terribles!

—Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas, Warek? me demanda-t-il avec un doux sourire. Que veux-tu, mon ami, c'est que je suis malade!... car je suis heureux!

Je secouai la tête avec doute.

—Oui, oh oui, je suis heureux! reprit-il en laissant tomber douloureusement sa tête sur sa poitrine, tandis que deux larmes brûlantes suivaient lentement, sur ses joues, un long sillon, que sans doute elles y avaient depuis longtemps creusé.

Comme je n'osai pas le démentir, pendant quelques instants nous gardâmes tous les deux le silence.

—Et toi, Warek, me demanda-t-il avec bonté, es-tu heureux aussi?

—Oh oui, monsieur le Marquis! oui, je le serais, si

vous... Je m'arrêtai en rougissant; lui aussi se prit à rougir, il me devina sans doute, mais il reprit vivement:

—Si tu étais plus riche, n'est-ce pas?...

Je secouai la tête de rechef; mais encore je n'osai pas le détromper, et je dis comme lui.

—Oui, monsieur, si j'étais riche... car j'ai une bonne femme et deux beaux et bons enfants que j'adore.

Le marquis, en m'entendant, laissa échapper de son cœur un déchirant soupir qui me glaça l'âme.

—Moi aussi, dit-il, j'ai une bonne femme et deux beaux enfants; et, de plus, je suis riche... bien riche... et je veux assurer ton sort. Et Charles, en reprenant notre ancienne intimité d'autrefois, me raconta qu'il s'était marié en Angleterre avec une veuve possédant une immense fortune; qu'il en avait un fils âgé de 15 ans, et une toute petite fille belle comme un ange, et qu'avec les Bourbons il avait repris son rang à la cour, etc...

Mais, ce qui me surprit, c'est que Charles ne m'offrit de me faire connaître ni sa femme, ni son fils, et que ce fut presque en fraude qu'il me fit entrer dans la chambre où sa petite fille était endormie. J'augurais mal de tout cela, je te l'avoue, d'autant plus encore qu'il ne fit aucune tentative pour me retenir auprès de lui; aussi je retournai dans notre village le cœur bien gros, si j'avais la bourse bien ronde; car j'étais convaincu que, malgré toutes ses richesses, mon pauvre maître était malheureux! Mais comment?... mais par qui?... Voilà ce que j'ignorais complètement.

Peu à peu, pourtant, cette triste impression s'effaça de mon âme, et je crus avoir été trompé; car les lettres de mon maître étaient toutes remplies de paroles de paix et de bonheur.

Quelques années s'écoulèrent encore sans rien amener avec elles quand, un jour que je rentrais de la pêche, je fus très-surpris de trouver un étranger installé dans ma chaumière; il leva la tête en m'entendant marcher, et je reculai de surprise et de terreur... c'était Charles; mais si changé encore, que je crus à une apparition surnaturelle.

—Et toi aussi, tu me repousses! s'exclama-t-il avec douleur.

—Oh mon maître, mon bon maître! pardonnez-moi! m'écriai-je en me jetant à genoux devant lui, et couvrant ses mains de larmes. Mais, mon Dieu! que vous est-il donc arrivé, que vous soyez ainsi seul, loin des vôtres?...

—Il m'est arrivé de grands et terribles malheurs! me répondit le marquis en relevant la tête, et levant les yeux vers le ciel avec résignation. Dieu l'a voulu! que son saint nom soit béni! et qu'il me donne la force et le courage de me soumettre.—Tu l'avais deviné, mon pauvre Warek, continua-t-il en me faisant relever et asseoir auprès de lui, je n'étais point heureux!... Pourtant j'étais riche!... bien riche! plus que millionnaire!... J'étais l'homme envié de tous!... Pauvres gens, qui ne voient pas ce que l'or peut cacher de souffrances et de douleurs!... et ce qu'il en apporte aussi!... Car, avec son immense fortune, ma femme fit entrer dans ma maison tous les vices avec elle. Elle était joueuse, elle était coquette, elle était dissipée; et, comme sa mère, mon fils fut dissipé, débauché et joueur!

—Si tu savais, Warek, ce que j'ai souffert!... Oh non! c'est impossible à comprendre!... Mon nom flétri!... ma réputation déchirée!... ma maison un

enfer !... Tout cela exprime faiblement la honte et la douleur dont je fus abreuvé... Que te dirai-je encore !... A la suite d'une orgie, mon fils se battit et fut tué par un de ses camarades de débauche. On le rapporta mourant chez moi... Alors sa mère... sa coupable mère... comprenant que c'était elle... elle seule qui avait assassiné son enfant... se tua de désespoir !... la malheureuse !... elle avait oublié Dieu !...

— Tu sens, n'est-ce pas, tout ce que je dus souffrir ? reprit le marquis après quelques instants de silence, interrompu seulement par nos sanglots ; alors je voulus quitter Paris, quitter même la France ; mais pendant longtemps encore je fus rivé à cette chaîne sanglante. L'inconduite de la marquise et de son fils avaient dérangé notre fortune ; et il me fallut chercher à y mettre de l'ordre, car de tout ce désastre j'avais sauvé ma fille, mon enfant bien-aimée, à laquelle je devais conserver un avenir. Heureusement, par mes efforts, j'y arrivai tant bien que mal, et maintenant tout est prêt pour notre départ.

— Parmi les débris de l'immense fortune de la marquise, se trouve une habitation à la Pointe à Pitre, habitation susceptible, me dit-on, d'une grande augmentation, si une main intelligente la faisait valoir. J'ai besoin de distraction, et le travail n'est-ce pas la distraction la plus douce et la meilleure de ce monde ?... Je pars donc avec ma fille, qui auprès de sa gouvernante m'attend à Nantes ; mais avant de quitter la France, peut-être pour toujours, car quel est celui qui connaît les desseins de Dieu ? j'ai voulu venir te voir, t'embrasser, te presser sur mon cœur, comme le dernier parfum de la patrie que j'abandonne. Adieu, ami, ajouta-t-il en m'ouvrant ses bras, remercie Dieu de t'avoir fait naître humble, c'est là seulement que se trouve le bonheur.

— Et après nous être tendrement embrassés, nous nous séparâmes de nouveau, Charles et moi, avec la douloureuse pensée que nous ne devions jamais nous revoir.

Comme rien n'arrête le temps dans sa marche terrible, ni les joies ni les douleurs, de longues années s'écoulèrent encore, et des événements tristes et heureux vinrent les marquer avec des larmes ou avec des sourires. Pour ma part je perdis ma bonne, ma vénérable compagne, je mariaï ta mère et tu vis le jour, mon fils.

Quant au marquis, les nombreuses lettres que je reçus de lui me le montraient complètement heureux, et je le crus !... Cette fois j'avais raison de le croire, car il avait prospéré de toutes façons. Sa fortune s'était complètement rétablie, sa santé était entièrement rémise, et sa fille !... Sa fille semblait un ange, que Dieu, dans sa miséricorde, lui avait envoyé pour effacer toutes ses peines, pour lui faire oublier toutes ses douleurs. Adoré de ses nègres, qu'il traitait comme des enfants, la vie lui semblait maintenant si douce, qu'il croirait, disait-il, porter un défi à la Providence, s'il songeait jamais à quitter cette terre, qui pour lui était vraiment bénie, et une dernière lettre m'apprit que Dieu mettait le comble à sa honte en lui envoyant un gendre digne de sa fille adorée, et que ce mariage allait se faire sous peu de jours ; puis suivait un long détail sur le bonheur et les magnificences que cette union devait entraîner avec elle.

Une nuit, il y avait à peu près trois mois que j'avais reçu cette lettre, le tonnerre roulait dans le ciel, le vent soulevait les vagues de la mer, et la terre gémissait en tremblant ; quand la porte de ma chambre fut violemment ouverte, et j'aperçus à la clarté d'un violent éclair un homme qui entraït portant une femme entre ses bras.

— Qui est là ?... m'écriai-je en sautant du lit pour m'élançer sur ma carabine.

— Moi !... Charles... dit l'inconnu, en déposant son précieux fardeau sur le lit que je venais de quitter et cherchant à réchauffer sa fille par ses baisers et ses caresses.

— Oui, Yves, oui mon fils, c'était le marquis plus malheureux que jamais... Sa fille était folle !... Et voici l'horrible accident qui avait entraîné ce malheur bien plus horrible encore !...

— La veille du mariage, quelques nègres marrons ayant appris que l'habitation du marquis de Kéradeuc renfermait des valeurs considérables tant en argent qu'en pierreries, y avaient mis le feu au milieu de la nuit pour pouvoir piller à leur aise ; et la malheureuse jeune fille, arrachée à son sommeil par un bruit terrible, par des cris déchirants, et se voyant entourée de flammes, éprouva une terreur si violente, qu'elle tomba dans des convulsions affreuses, convulsions dont elle ne sortit que pour entrer dans un délire permanent. Rien ne put la rappeler à la raison, ni son père, ni son fiancé, tous deux échappés miraculeusement au désastre.

Alors le marquis espérant en la science de la Faculté, quitta la Guadeloupe pour revenir en France, et, comme un présage funeste, fut accueilli, à son retour dans sa patrie, par une effroyable tempête.

Voilà ce qu'il m'apprit en pleurant, et voilà pourquoi je quittai mon pays pour le suivre.

Depuis quelques années nous sommes renfermés dans cette maison avec la malheureuse enfant, sur la santé de laquelle tous les remèdes ont échoué ; de temps en temps elle éprouve quelques jours de calme, et la musique, son unique occupation, lui plaît et l'enchaîne ; mais pendant d'autres elle tombe dans les convulsions affreuses dont elle a été saisie pendant l'incendie, et alors ses cris déchirent l'âme et font horreur tout à la fois. Son malheureux père, voyant que les hommes sont impuissants pour lui sauver sa fille, s'est tourné entièrement vers Dieu : sa fortune entière, fortune à laquelle il doit tous ses maux, est complètement dépensée en aumônes, et hors pour notre modeste nourriture et pour les fleurs et les fruits, qui seuls peuvent faire plaisir à notre pauvre malade, aucun argent n'est dépensé pour nous ; tout appartient aux pauvres, et la vie entière de mon maître se passe à rechercher le malheur pour le soulager et le guérir.

— Dis-moi maintenant, mon fils, dis-moi en vérité, lequel de nous deux a eu l'existence la plus heureuse ?

Comme Warek parlait encore, la porte s'ouvrit, et le jeune ouvrier vit s'avancer vers eux un vieillard si pâle et si triste, qu'il sentit dans son cœur s'élever vers Dieu un vif mouvement de reconnaissance pour la santé et la joie qu'il lui avait accordées.